



EDITO

Lettre trimestrielle n° 50 – octobre 2014

Chers adhérents,

Plusieurs événements d'importance se sont déroulés durant le temps de rédaction de ce trimestriel :

L'Exposition des « **Affiches d'autrefois à Mons en Barœul** » pour la fête du 14 juillet s'est tenue durant tout le mois dans la salle d'exposition de la bibliothèque. L'exposition, emplie de sérénité et sur une mise en place pleine de sobriété, a présenté une vingtaine d'affiches accompagnées de jeux anciens, livres et photographies mémoires des années 70. Un buste sculpté de Marianne a également été gracieusement mis à disposition par Mme Janine Hohm, artiste.

L'Exposition des 31^e Journées Européennes du Patrimoine « **Echos de la Grande Guerre** » a fait l'objet de beaucoup d'énergies et de recherches pour un résultat qui a surpris les visiteurs par la densité et la qualité des panneaux présentés. Un grand merci aux différents acteurs de cette belle manifestation qui s'est déroulée dans une ambiance très agréable.



L'exposition sera reprise pour partie lors de l'Exposition du Centenaire 2014 que la ville organise avec plusieurs partenaires, « **Mons en Barœul occupée 1914-1918** ». Vernissage le **7 novembre 2014 à 19h00** - Salle d'exposition de la Bibliothèque.

Une information à partager : la trêve des confiseurs sera légèrement plus longue cette année. **Il n'y aura pas de visites du Fort les premiers dimanches de novembre, décembre et janvier. Reprise le dimanche 1^{er} février 2015.**



don du site www.collectionlosc.com

Nous avons appris le décès de M. Jacky Montagne ce 2 septembre dernier à Vannes à l'âge de 74 ans. Sa sœur Mme Parein-Montagne nous a prévenu de cette disparition suite à une longue maladie. Né le 18/04/1940 à Mons en Barœul, il était ailier droit au LOSC en 1958 (section amateur). En équipe première, il a remporté le titre de Champion de France de D2 en 1963-1964. Il poursuit sa carrière sportive à Boulogne-sur-Mer, puis Cambrai et Ajaccio, avant de prendre sa retraite dans le sud de la France.

Dans la perspective d'un article sur cette période sportive de la ville, nous faisons appel à vos souvenirs et autres documents photographiques pour compléter les données de l'Association et avoir un regard le plus complet sur la période.

Marc Toutin, Président

L'ARRIVÉE DES ALLEMANDS À MONS-EN-BARŒUL

Extrait des notes d'Henri Prévost père

A la déclaration de guerre 14 j'étais bien jeune, 17 ans. Je n'aurais jamais pensé que cette guerre aurait duré si longtemps. Je me contentais de suivre les péripéties des combats par les communiqués des journaux.

Le 4 octobre 1914, je me trouvais chez mes parents rue Parmentier, lorsque vers 11 heures du matin, un obus éclata au-dessus de Lezennes. Nous nous demandions ce que cela pouvait bien être. Vers 11 heures et demie dans la direction de Fives, nous entendions une fusillade nourrie, c'était le 18^{ème} Bataillon de chasseurs à pied qui bagarrait avec les Boches ; ces derniers voyant la ville de Lille occupée par les troupes françaises, se sont retirés et revinrent sur leurs pas.

A 14 heures, nous avons eu la stupeur de les voir de plus près. Il y avait de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie, ainsi que toutes les voitures régimentaires, qui s'arrêtèrent chez Leblanc, marâcher rue Hoche ; ils occupèrent le fort de Mons-en-Barœul. Le lendemain matin, nous avons vu des Uhlans installés autour de la ferme Huchette et vers 10 heures, une vingtaine de ces cavaliers traversèrent les champs de toute la vitesse de leurs montures, arrivant chez Leblanc et prenant alors la rue Parmentier, sur toute la chaussée ainsi que les trottoirs, la lance en avant. Ils prirent la rue Montesquieu et se dirigèrent par la rue Pasteur en direction de la gare de triage* où ils furent reçus à coups de fusils par nos soldats. (*il s'agissait probablement de la bifurcation des deux voies de chemin de fer, située à proximité du pont Thiers).



Plaine des Bas-Jardins

Cette vue est prise probablement d'une maison de la rue Jean-Jaurès. Elle permet de discerner : en haut, à gauche, la ferme Huchette dite d'En-Haut, les grands arbres de la propriété « La Solitude » et la ferme Barbry avec le quartier de la Goulette. Plus bas, les bâtiments des marâchers Verbrugge et Bessau sis rue Hoche.

Le retour s'effectua en débandade, l'un sans cheval, l'autre sans lance ni casque. Ils repartirent prendre leur place autour de la ferme Huchette, puis disparurent comme par enchantement. Ils devaient prendre leur revanche. Elle ne tarda pas : le 9 octobre vers 15 heures, des incendies se voyaient à Hellemmes et Annappes.



L'ordre arriva, tous les hommes de 18 à 48 ans devaient partir en direction de Béthune. Connaissant la brutalité de ces barbares, mes parents m'incitèrent à partir comme tout le monde. Je fis mes adieux à mes parents et à mes sœurs, tous mes frères et beaux-frères étant déjà mobilisés.

Henri Prévost décéda en 1955. Il fut garde-champêtre de notre commune et se distingua durant la dernière guerre mondiale.

Association Historique de Mons-en-Barœul

Photos André Caudron, archives municipales, concours Didier Bataille

Les écoliers monsois pendant la Grande Guerre

Août 1914 : cela fait plus de quarante ans que notre pays n'a pas subi la guerre sur le territoire métropolitain. L'entrée de la France dans le conflit va chambouler les habitudes de tout un peuple. Aucune couche sociale ne sera épargnée.

La rentrée scolaire va être perturbée car avec la mobilisation des pères, dans une commune rurale comme Mons-en-Barœul, les enfants vont être appelés à aider leur mère aux travaux pénibles.

S'il n'y a pas de faits d'armes importants, par rapport à ce qui se passe aux alentours, la ville va être entièrement occupée par l'armée allemande. Dès novembre 1914, il faut loger les envahisseurs.

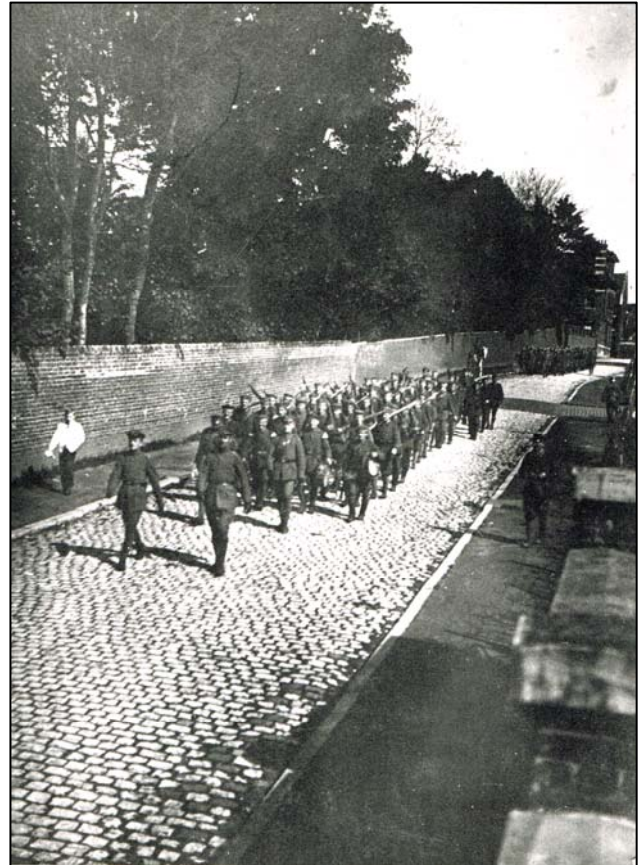
Les officiers prendront possession des grandes maisons et la troupe s'installera dans les locaux scolaires. Le 19 novembre 1914, ce sont deux cents soldats qui seront logés à l'école Rollin et deux cents autres à Sévigné. Occupée partiellement, cette dernière va alors devoir accueillir filles et garçons.

Ci-contre, défilé de soldats allemands rue Jeanne d'Arc (photo Francis Peltier).

Pour ce faire, il va falloir aménager les horaires. Faute de place et de mixité, les garçons auront cours le matin et les filles l'après-midi. Mais sans chauffage, il est souvent impossible de faire la classe.

Le 21 décembre, on distribue tout de même du charbon pour les écoles communales.

Dès le 8 novembre 1914, la nouvelle école Saint-Honoré et le patronage sont réquisitionnés pour accueillir soldats et chevaux.



Il faut alors trouver des locaux pour l'enseignement catholique et c'est dans les bureaux du tissage Mulliez, (successeur de l'entreprise Ply et Faure) 52 rue Pasteur, que sera ouverte une première classe de garçons.

Cette entreprise sera reprise en dernier lieu par la famille Lechartier.

Une autre école pour les filles, sera aménagée au 6 de la rue Rollin, domicile de la famille Gras.

Sur la photo, habitation se situant juste après les garçonnets.

L'année 1915 apportera peu de changements à cette situation. Il faudra attendre la rentrée d'octobre 1916 pour voir les conditions d'accueil s'améliorer. Des locaux réquisitionnés vont se libérer. Le patronage va pouvoir accueillir une centaine d'enfants de l'école catholique. A Notre-Dame-de-la-Treille, des classes dont une enfantine, vont rouvrir.



Au 219 de la route de Roubaix, c'est une autre petite école qui va accueillir des garçons. Cette maison était occupée à l'époque par une famille Lepoutre. Ces dernières années, c'est la famille Gary qui en devint propriétaire.

Une seconde classe de garçons est créée dans la fabrique Mulliez déjà citée ci-dessus.

En décembre 1916, c'est Sévigné qui est évacuée. Il faut attendre janvier 1917 pour que tous les enfants puissent retourner en classe toute la journée. Une distribution de sabots aux enfants des écoles communales fait crier à l'injustice l'abbé Salembier. Etonnamment, malgré la gravité de l'époque, les vieilles querelles perdurent.

L'année scolaire pourrait reprendre son cours presque normalement, mais le rigoureux hiver 1917, avec des températures de -16° à Mons-en-Barœul, va de nouveau perturber les rythmes et les programmes. Les écoles doivent être fermées car l'occupant allemand interdit de chauffer les classes. C'est seulement fin mars que l'on pourra réintégrer les écoles, mais toujours sans chauffage.

Sous prétexte de prendre des leçons de catéchisme, les écoliers des écoles libres passeront tour à tour à la sacristie où les maîtresses et les maîtres pourront leur donner des cours et les devoirs à faire à la maison.

Ainsi, pendant cette période, l'instruction libre ne sera jamais interrompue complètement. Malgré les circonstances, l'enseignement catholique aura réussi à ouvrir et maintenir plusieurs classes durant ces quatre années de guerre.

Quatre années de souffrance, de disette, de restrictions et de perturbations pour l'instruction, qui vont marquer pour la vie toutes ces générations d'enfants parfois privés définitivement de leurs parents ou de leurs familles, souvent en partie décimées par ce conflit.

Association historique de Mons-en-Barœul

Texte René Desmytter d'après les mémoires de M. le curé Salembier (bulletins paroissiaux)

Les Mystères du Fort de Mons

Le fort de Mons, on connaît ! Nous allons à la bibliothèque, à l'école de musique, à la danse, aux expositions, au restaurant et on peut même le visiter le premier dimanche de chaque mois ou s'y promener au-dessus et dans les fossés.

Que peut-il bien encore nous cacher ?

Arrêtons-nous tout simplement devant ses briques et demandons-nous qu'y-a-t-il en dessous, derrière et au-dessus de ces éléments qui le composent en majorité ?

- En-dessous : les fondations.

Une certitude, c'est un bâtiment lourd. On sait que Vauban à Lille a exigé que les fondations de la Citadelle soient construites par coffrage pour éviter les éboulements en terrain marécageux. A Mons, on n'est pas sur un sol spongieux, on a certainement cherché le « bon sol », vraisemblablement l'argile et travaillé par semelles en briques (il n'y avait pas encore de béton armé à l'époque). Il faut remarquer que les bâtiments autour de la cour centrale sont décalés en hauteur.



Côté école de musique, les fondations sont au niveau du fossé et côté bibliothèque au niveau de la cour, soit un décalage de l'ordre de quatre mètres. Exercice périlleux pour la tenue du bâtiment : l'exécution des fondations a été certainement particulièrement soignée. Et si on avait employé des pieux de fondations en bois ? Chut ! Secret militaire ...

Derrière : que nous cache l'intérieur des murs ? Avez-vous remarqué leur épaisseur ? Plus de 1 mètre 20 entre les salles perpendiculaires à la cour. C'est-à-dire plus d'épaisseur que de largeur dans le couloir chez vous. Alors ? Est-ce plein ou est-ce vide ? Des briques de chaque côté des murs, oui ? Mais entre les briques visibles qu'y-a-t-il ?



Tout un mur plein appareillé ? Ce serait surprenant. Il y a certainement un remplissage ou bien des briques ratées, jetées pêle-mêle avec du mortier pour les amalgamer, ou bien de la terre ou bien un mortier ...

Une certitude, il y a des vides : conduits de cheminées et également conduits de ventilation depuis les murs de la cour jusqu'aux pièces (les chambres de la troupe), situées au-dessus de la bibliothèque. Mais ces murs doivent pouvoir absorber les poussées des voûtes. C'est leur principal objet et qui plus est, les voûtes se superposent sur deux niveaux et sont recouvertes d'un poids de terre non négligeable. Est-ce bien raisonnable d'y créer des vides ? Alors, les voûtes ? Si vous regardez bien, elles présentent toutes leurs briques **côté boutisse**. Exactement comme les murs. Les voûtes ont certainement été construites comme les voûtes romaines : voûte en blocage, matériaux disposés sur un cintrage destiné à soutenir les pièces jusqu'au séchage du mortier et à imprimer sa forme à la voûte.

- Combien de formes de voûtes ? Visitons :

- à l'entrée et sur toutes les salles du rez-de-chaussée, un arc de cercle qui forme une arête vive à sa rencontre avec les murs de soutien,
- dans les passages vers les cours nord et sud, une voûte en anse de panier forme elliptique qui n'offre pas d'arête vive avec les murs,
- ailleurs dans les couloirs des voûtes en plein cintre : demi-diamètre parfait comme dans l'art roman.

Une constante dans toutes ces voûtes : la brique visible côté boutisse, c'est-à-dire par le petit bout ; certainement parce que les surfaces plus importantes offertes par les autres côtés de la brique assuraient plus de prise au ciment pendant le séchage de ces **voûtes en blocage**.



Et la brique des murs visible également côté boutisse ? Avez-vous déjà vu un karatéka cassant des briques en s'attaquant à leur petit côté ? Si les briques des murs extérieurs ont été posées de cette manière, c'est certainement pour offrir le maximum de résistance aux attaques extérieures, aux tirs de l'ennemi, la brique qui subit un choc côté boutisse résiste certainement beaucoup mieux qu'avec un **côté panneresse**.

Mais revenons aux voûtes. Si nous admettons, ce qui paraît normal, que les voûtes aient été réalisées en **blocage sur cintrage**, comment expliquer ce que l'on va vous faire admirer au cours des visites, ces magnifiques arêtes de briques taillées à la rencontre de voûtes perpendiculaires ou différentes. Si les briques ont été posées sur cintrage, elles n'ont pas pu se trouver en position d'être taillées ensuite pour former ces superbes arêtes rencontrées en de nombreux points du fort. Alors ? Comment ces arêtes ont-elles pu être réalisées ?

- les planchers : entre le premier et le second niveau, existe un plancher.

Comment est-il porté ? Nous savons que la faiblesse d'une voûte se situe en son centre. Si elle cède, c'est là que se passe le désordre. Il est donc exclu que le plancher puisse y exercer une quelconque pression ou appui, même minime. Comment les planchers d'étage ont-ils pu être conçus ? D'autant plus que nous savons que chaque chambrée d'étage devait recevoir plus de cinquante lits. N'oublions pas qu'à l'époque, le béton armé n'était pas encore employé...

- les eaux de pluie

Peut-être l'avez-vous remarqué : il n'y a pas de gouttière, pas de chéneau, pas de gargouilles, pas de descente d'eaux pluviales au bâtiment du fort. Serait-ce à dire qu'il ne pleut pas là-bas ? Eh non, quand il pleut à Mons-en-Barœul, il pleut aussi au fort. Alors, devons-nous penser que la terre qui a été accumulée au-dessus des bâtiments pour les camoufler, les protéger, est capable d'absorber toute l'eau qui tombe sur nous ? En temps normal, on a envie de dire oui, mais il existe des périodes de pluviosité extrême où il y a certainement un excès d'eau à évacuer.

Et n'oublions pas qu'au moment de la construction du fort, il n'y avait pas d'arbres là-haut pour pomper une partie de l'eau. De toute évidence, il existe entre la terre et le haut du bâtiment une étanchéité bien pensée et bien réalisée : les voûtes de l'étage ne présentent pas des symptômes d'humidité excessive.

On peut imaginer un système de récupération qui drainerait les eaux en passant à l'intérieur des murs et pourquoi pas, viendrait alimenter les deux puits repérés dans la cour. Le fort devait pouvoir vivre replié sur lui-même.

Et si, comble de raffinement, les eaux de pluie étaient dirigées de manière à maintenir une bonne hydrométrie dans le sol argileux des fondations ? Les pavillonneurs d'aujourd'hui se sont rendu compte un peu tard des dangers d'un sol asséché.

Faut-il continuer à examiner les détails de construction du fort ? Les cheminées, les ventilations, les alignements d'arcs en briques du fossé côté contrescarpe et cette petite merveille qu'est la caponnière qui devait résister non seulement aux assauts extérieurs, mais aussi à la déflagration intérieure de ses canons (avec recul) ...



Que de questions restent posées ? C'est un travail de Romain.

Les Romains se sont employés à des procédés dont l'application n'exige que des bras. Ils évitent les formes complexes et s'attachent à ramener les ouvrages voûtés à des combinaisons de berceaux. Ils emploient les matériaux et la main d'œuvre locale.

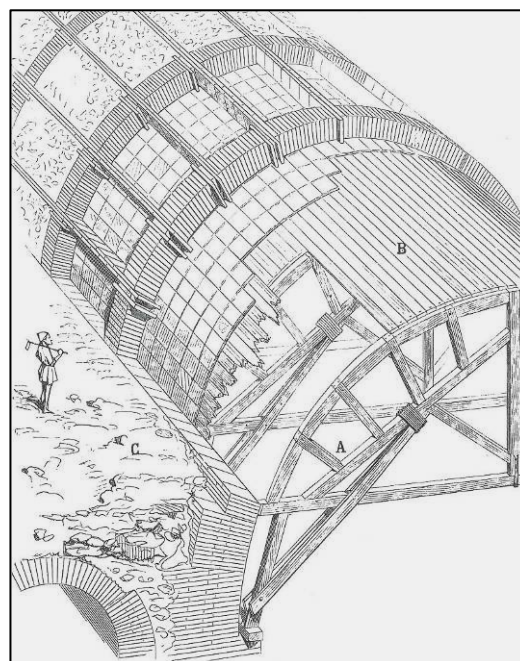
Séré de Rivières s'est très fortement imprégné de ces principes de base des Romains. On les retrouve tous dans la construction du fort de Mons. A Mons-en-Barœul le secret n'est pas dans la pyramide voisine, mais bien dans le fort lui-même.

[Explication de quelques termes techniques \(issu de « Ministère Affaires Culturelles – Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France Principes d'analyse scientifique – Architecture – Méthode et Vocabulaire – Imprimerie Nationale 1972\). »](#)

Boutisse (origine wallonne, de *bouter*) : Élément dont la plus grande dimension est dans l'épaisseur de la construction et présentant un de ses bouts en parement.

Panneresse (de panneau) ou Carreau : Élément présentant sa plus grande dimension en parement.

Voûtes en blocage, blocage sur cintrage (A et B en bois) : technique romaine.



Association Historique de Mons-en-Barœul
Texte Bernard Jumelle

ŒUVRE DE L'OUVROIR

Paroisse Saint-Pierre

A l'origine l'ouvroir était un atelier dans les couvents du Moyen-Age.

Plus tard cet espace de travail sera organisé par des paroisses où d'autres communautés religieuses, mais toujours au service d'un catholicisme social.

Ces ateliers, dont la production était destinée à aider les pauvres de la paroisse, employaient des jeunes filles ou des femmes indigentes. Sous la direction de religieuses ou de bénévoles, ce personnel confectionnait de la lingerie pour les plus démunis.

En une époque plus récente ces ouvroirs dépendaient plutôt des patronages. On y initiait les adolescentes à l'éducation ménagère et aux divers travaux d'aiguilles comme tricot, couture, broderie etc.

Dans le cadre de ses œuvres sociales ou éducatives, la paroisse Saint-Pierre va créer son patronage qui sera inauguré le 9 octobre 1902 par le Vicaire Général Carlier et M. Honoré Vandorpe, mécène de la paroisse. L'ouvroir ouvert pour les grandes vacances de 1908 aura un succès immédiat. Dès décembre de la même année, c'est plus de 50 jeunes filles de plus de 8 ans qui se réuniront les jeudis après-midi. Selon les notes d'Albert Lebon, en 1916, patronage et ouvroir comptaient 161 adhérentes.



Dans les années 40-50, Mesdemoiselles Macquet, Virnot, Wibaut, dames dites patronnesses, dirigeaient ces activités qui avaient lieu dans les locaux de l'école Notre-Dame-de-la-Treille, salle Saint-Louis, sous la bibliothèque paroissiale.

Une adhérente de notre Association se souvient qu'on y tricotait essentiellement des sous-vêtements en coton blanc ou écru.

Les adolescentes optant plutôt vers les activités plus diversifiées du mouvement Ames Vaillantes, les ouvroirs de paroisse vont peu à peu disparaître.

Certains de ces ateliers existent encore. Ils se sont spécialisés dans la confection d'ornements d'églises ou de vêtements liturgiques. D'autres ont pris pour but la sauvegarde de techniques dentellières.

*Association Historique de Mons-en-Barœul,
Texte René Desmytter
Photo détail carte postale Cim*

* correspondance :

Association Historique de Mons-en-Barœul-Fort de Mons-en-Barœul, rue de Normandie 59370 MONS-EN-BARŒUL ; infos@histo-mons.fr ; www.histo-mons.fr

* Responsable de publication : Marc Toutin - relecture par André Caudron, mise en page par Annie Delatte-Regolle

* ISSN 1968-9160

* permanences au local, les mardi et jeudi de 14h à 17h : cour sud du fort de Mons-en-Barœul, tél : 06.88.04.50.86